

Groupe d'études « La philosophie au sens large »

Animé par Pierre Macherey

14/01/2009

New Atlantis : l'utopie baconienne d'une société ordonnée au savoir (2)

Lorsque, après la période probatoire durant laquelle ils ont été retenus dans la Maison des Etrangers, les voyageurs auxquels on doit la matière du récit rapporté par Bacon ont acquis le droit de circuler librement dans Bensalem, ils découvrent peu à peu les étonnantes particularités du régime de vie qui y a cours. Au cours de cette exploration, il leur est en particulier donné d'assister à une manifestation collective typique de ce régime, une « Fête de la Famille »,

« accordée à tout homme qui vit assez longtemps pour compter, issu de sa chair, trente descendants vivants, âgés de plus de trois ans ; elle est donnée aux frais de l'Etat. » (éd. GF, p. 107)

Les efforts en vue de développer l'existence communautaire dans le sens du mieux, *in melius*, mettent donc en œuvre une politique de la natalité, conçue comme condition essentielle de la croissance, telle que celle-ci peu s'effectuer dans un contexte de prospérité et d'abondance. Bacon s'étend longuement, d'une manière qui peut paraître à première vue oiseuse, sur les détails on ne peut plus pittoresques de la cérémonie solennelle qui sanctionne ainsi l'importance de la Famille, institution centrale du système utopien, comme chez More. Cette cérémonie exalte, en le mettant en pleine lumière, le rôle du Père, avec majuscule, maître et possesseur légitime d'une descendance sur laquelle il exerce une autorité sanctionnée et reconnue par l'Etat, ce qui a pour conséquence de reléguer la mère, sans majuscule, dans un position dérivée, apparemment subalterne :

« S'il est une mère de la chair de laquelle soit issue toute la lignée, on installe à la droite du siège du Tirsan (titre accordé au Père au cours de la cérémonie), derrière un écran, une loge surélevée desservie par une porte dérobée et pourvue d'une fenêtre sculptée dont les croisillons de plomb sont dorés ou peints en bleu ; c'est là qu'elle se tient assise, invisible. » (éd. GF, p. 109)

On peut se demander si, en imaginant ce surprenant rituel, qui reproduit le schème « voir sans être vu », un schème qui revient de manière obsessionnelle dans toute la culture bensalémienne où tout paraît crypté, Bacon n'a pas voulu suggérer que, dans la transmission et la multiplication de la vie, c'est en réalité la mère, la mère-nature, qui, dans l'ombre, remplit le rôle essentiel, la fonction du Père étant seulement de représenter officiellement cette fonction au grand jour, à la manière d'un ambassadeur.

À Bensalem, dont les règles et les usages ne se révèlent que peu à peu aux observateurs extérieurs qui peinent à les comprendre, le mystère règne un peu partout, y compris dans l'exécution des rites de fécondité : c'est pourquoi ces observateurs ont besoin d'un interprète pour pénétrer le secret d'obscurités pratiques dont les modalités et les raisons ne leur apparaissent pas d'emblée. Après le responsable de la Maison des Etrangers, ils rencontrent un deuxième intercesseur, qui leur délivre quelques explications sur la manière dont on vit dans la Nouvelle Atlantide : il s'agit d'un commerçant juif nommé Joabim. On apprend à cette occasion qu'existe à Bensalem une communauté israélite, qui n'a pas été convertie de force à la religion dominante dans le pays, le christianisme, ce qui revêt une signification particulière pour l'Angleterre du début du XVIIe siècle, celle où Shakespeare a écrit *Le marchand de Venise*. Les révélations délivrées par Joabim sont particulièrement intéressantes, dans la mesure où elles se rapportent à un point de vue qui se situe vis-à-vis de

Bensalem à la fois dedans et dehors, à la manière d'un étranger de l'intérieur, c'est-à-dire quelqu'un à qui sa position particulière confère un supplément de lucidité à l'égard d'un système dont il est tout proche sans toutefois y participer pleinement dans une relation d'aveuglante intimité. Le narrateur du récit de Bacon interroge Joabim sur un point qui l'a particulièrement intrigué :

« Je lui dis un jour que j'avais été fort impressionné d'apprendre, grâce au témoignage de certains des nôtres, que c'était la coutume chez eux de célébrer une Fête de la Famille, car il me semblait n'avoir jamais entendu parler d'une cérémonie où la Nature présidât davantage. Et, puisque la prolifération des familles est une conséquence de l'accouplement nuptial, je voulus savoir de lui quelles étaient les lois et les coutumes qui, chez eux, régissent le mariage ; s'ils respectaient strictement cette institution, et s'ils étaient liés à une seule et unique femme. Car, dans les pays où l'on souhaite voir le peuple se multiplier, comme cela semble être le cas chez eux, il est généralement permis à un homme d'avoir plusieurs femmes. » (éd. GF, p. 112-113)

Avant même d'être éclairé par les explications de Joabim, l'étranger a donc de lui-même compris qu'à Bensalem on voit dans l'expansion démographique un facteur décisif de progrès et de prospérité, point que la cérémonie de la Fête de la Famille est destinée à mettre spécialement en valeur ; il a aussi compris que cette Fête est en dernière instance une célébration de la Nature, cette Nature-mère que nous venons d'évoquer à l'instant, dont la culture bensalémienne exploite les élans spontanés en cherchant à les valoriser au maximum. Toutefois, une chose continue à l'intriguer : l'invisibilité assignée en pratique à la femme dans le déroulement de cette Fête solennelle signifie-t-elle que son rôle est réduit à la portion congrue, celle propre à un bétail qui assure les fonctions nécessaires à la reproduction, sans toutefois disposer de droits spécifiques sur les effets de cette activité ? Question qu'il reformule en demandant si Bensalem pratique l'union monogame ou la polygamie. Ceci est l'occasion pour Bacon de développer, en contrepoint de son exposition du système utopien, une critique virulente des usages de la société anglaise de son temps où, sous couvert d'une liberté qui confine à la licence, les hommes ont coutume d'« aller de femme en femme » dans un but de pure fornication, ce qui est au fond la forme par excellence de la polygamie. À Bensalem, que Joabim présente comme étant « la vierge du monde » (éd. GF, p. 113), prévaut un esprit de chasteté, qui fait de l'union monogamique, hétérosexuelle bien sûr (ce point est expressément souligné p. 115), une obligation respectée vertueusement par tous, et précisément codifiée par des lois. Les mariages se font par consentement mutuel, confirmé, la chose est indispensable, par accord parental. C'est à ce propos que, par la bouche de Joabim, le texte de Bacon fait expressément référence à l'*Utopie* de More, ouvrage dont l'intérêt n'a pas échappé aux Marchands de Lumière qui en ont fait l'acquisition et l'ont rapporté chez eux :

« J'ai lu dans un livre de chez vous la description d'une République imaginaire où l'on permet aux futurs époux de se voir nus avant de contracter mariage. Une telle coutume choque les gens d'ici, car, disent-ils, refuser finalement le mariage, quand il y a eu connaissance si intime, voilà qui constitue un outrage. Cependant, comme il est dans le corps des hommes et des femmes maint défaut caché, un usage analogue, mais plus courtois, existe ici : il y a, près de chaque ville, deux bassins (qu'on appelle « les bassins d'Adam et d'Eve ») où l'on autorise l'un des amis de l'homme, comme l'une des amies de la femme, à les voir se baigner nus séparés l'un de l'autre. » (éd. GF, p. 115-116)

La disposition imaginée par More d'une présentation l'un à l'autre des futurs conjoints dans le simple appareil de nature (éd. GF de cet ouvrage, p. 192) continue donc à paraître excessivement choquante dans l'Angleterre du siècle suivant : pourtant, Bacon ne propose pas de la supprimer, mais de la conserver en y apportant des réaménagements qui rassurent en principe la pudeur et le sens des convenances, ce qui constitue une assez bonne illustration des procédures « *in melius* » pratiquées à Bensalem. Ces modifications, qui préservent

l'essentiel, à savoir que soient réunies toutes les conditions pour favoriser des unions fortes et durables, et en conséquence fécondes, permettent en même temps de mieux mesurer la distance qui, sur le plan des mœurs, sépare l'utopie de Bacon de celle de More : en Utopia, on vit en permanence au grand jour, sous le regard de tous, ce dont la nudité des promesses n'est finalement qu'une application particulière ; alors qu'à Bensalem, on privilégie le mystère et les dispositions obliques, dans lesquelles on diagnostique, non des obstacles ou des écrans, mais des conditions pour que tout se passe au mieux, conformément à ce que veut la nature : c'est pourquoi, dans les bassins d'Adam et d'Eve, on met à nouveau en pratique le schème « voir sans être vu », ou plutôt « être vu sans s'en apercevoir », qui est une nouvelle occurrence des méthodes indirectes d'espionnage, clés du fonctionnement de tout un régime de vie qui y trouve la cause essentielle de sa réussite.

Au moment où sont fournies ces explications concernant un point de détail dont la portée est loin d'être indifférente, l'entretien avec Joabim est brusquement interrompu, et celui-ci se retire avant d'avoir pu aller plus avant dans l'exposition des mœurs en usage à Bensalem. Cependant une question brûle les lèvres, à laquelle on aurait souhaité qu'il apportât une réponse. La Nouvelle Atlantide accorde la plus grande importance à la nuptialité, dans laquelle elle voit un facteur essentiel de croissance, source de bien-être pour tous : les trente descendants qui valent au Père le statut prestigieux de « Tirsan » symbolisent le prix attaché au fait de disposer d'une abondante progéniture, signe visible de ce que les choses se développent *in melius*, dans le sens du progrès, ce à quoi tous ont intérêt, ce qui justifie que la collectivité encourage publiquement les couples à pratiquer au maximum la fécondité, et non, pour quelque motif que ce soit, la restriction des naissances. Cependant, l'expansion démographique qui résulte de cette politique soulève un problème matériel sur lequel il serait difficile de faire l'impasse : ces nombreux descendants, qui vont eux-mêmes engendrer de nouveaux descendants, et ainsi de suite à l'infini, - et on peut même supposer que, dans la perspective ouverte par Bacon, ceux-ci vont vivre de plus en plus longtemps -, où va-t-on les mettre, comment va-t-on les nourrir ? Bensalem est une île, dont la configuration géographique n'est pas précisée par le texte de Bacon, mais dont on n'imagine pas que s'étende bien loin son territoire, qui n'est de toutes façons pas extensible, à moins de faire sortir de la mer de nouveaux emplacements à occuper, comme en Hollande, où d'édifier des constructions de plus en plus hautes afin de tirer au maximum parti des superficies disponibles, comme à Manhattan ou à Monaco. En Utopie, où les couples sont également incités à faire le plus possible d'enfants, le problème a été résolu, selon les explications détaillées fournies par More à ce propos, par une audacieuse politique de colonisation, qui a permis d'annexer, par la force si cela est nécessaire, de nouvelles terres afin d'y développer la civilisation utopienne, ce à quoi les autres populations à tous les sens du mot conquises ont eu tout intérêt, dans la mesure où cette civilisation leur garantit, en les annexant, un bien-être assuré. On imagine mal que Bacon, homme d'Etat chargé comme More des plus hautes fonctions administratives, ait pu ignorer la nécessité de recourir à des moyens appropriés en vue de résoudre cette incontournable difficulté : et on s'étonne en conséquence qu'il n'en soit pas du tout question dans le texte de *New Atlantis*, qui éveille sur ce point la curiosité sans s'employer à la satisfaire.

Tel qu'il nous a été communiqué, ce texte se présente comme inachevé, et rien n'interdit en conséquence d'essayer d'en boucher les trous, en cherchant à découvrir ce que Bacon aurait pu dire à ce sujet, s'il avait pris le temps de l'aborder. Si on se souvient de tout ce qui a été dit précédemment au sujet du régime du secret en faveur de Bensalem, une possible solution s'offre à la question soulevée. Les excédents de population dans lesquels elle a vu un facteur clé de son propre développement, il a bien fallu que la Nouvelle Atlantide aille les caser ailleurs que sur son territoire propre qui, de toutes façons n'aurait pu les faire vivre dans des conditions décentes : elle a donc dû, comme dans l'Utopie de More, se répandre au-delà

de ses frontières naturelles afin de trouver des terres d'accueil pour les produits humains de son expansion, qui témoignent de sa prospérité et en constituent la meilleure garantie. Mais, conformément à ce qui constitue le fond même de sa culture, elle l'aurait fait, non au grand jour de conquêtes militaires dont le tapage contrarie son désir de rester ignorée, mais insidieusement, de manière larvée, dans la plus extrême discrétion : les naturels de Bensalem, dont le nombre s'accroît de manière exponentielle, elle se serait donc ingéniée à les fourrer partout dans le monde, sans que cela se voie et sans que cela se sache ; et en conséquence, outre les bateaux sur lesquels elle envoie périodiquement ses « Marchands de Lumière » afin qu'ils récupèrent à droite et à gauche tout ce qui peut servir à son propre développement, rien n'empêche qu'elle ait pu entretenir des flottes clandestines destinées à déverser sur toute la surface de la terre, autant que possible de nuit, ses excédents de population. Ceci reviendrait à pratiquer, de manière occulte, la colonisation sur l'échelle la plus vaste, de manière à assurer la mainmise de Bensalem sur la totalité du monde. Et, si on pousse plus loin encore cette hypothèse, rien n'interdit d'imaginer que ce processus de conquête, rendu inévitable dès le départ, ne soit déjà allé très loin : et alors, à notre insu même, Bensalem serait en réalité installée partout chez nous, conformément au schéma qui a été mis en place précédemment, selon lequel, tout en se situant ailleurs, elle se trouve aussi ici, au plus proche, sans même que nous nous en rendions compte ; le resserrement des contours de son île ne seraient plus alors un obstacle à son expansion, expansion tendanciellement illimitée à travers laquelle elle revêt l'aspect d'une figure dont le centre est partout et la circonférence nulle part. Ceci donne à la spéculation utopique une nouvelle dimension par laquelle Bensalem ne constitue pas un avenir ou un objectif lointains, situés à distance de notre état présent, et éventuellement en rupture avec lui, mais est tout près de nous, en nous, ne serait-ce que sous la forme d'une emprise latente, qui nous possède obscurément, même si nous n'en avons pas clairement conscience.

À partir de là, on comprend que la Nouvelle Atlantide ne consiste pas en une culture en lutte contre la nature et cherchant à en triompher par des voies directes, en s'opposant à elle frontalement. Mais elle plonge ses racines au plus profond de la nature, dont elle exploite par tous les moyens les dispositions latentes, ce qui correspond bien au projet d'une *Instauratio Magna* élaboré par Bacon. La politique des naissances mise en œuvre à Bensalem est un aspect, entre autres, du culte de la nature qui définit l'esprit même de sa philosophie, ce que le narrateur du récit de Bacon a instinctivement perçu en assistant à la Fête de la Famille. La nature est un vivier de croissance et de développement que nous devons trouver les moyens d'exploiter et de faire fructifier de la manière la plus favorable, en usant à cet effet, si le besoin s'en fait sentir, de détours, dont la méthode expérimentale, qui est une sorte de ruse, offre un cas particulier : ce qui fait l'excellence de Bensalem, c'est qu'elle l'a bien compris et qu'elle a su en tirer toutes les conséquences en pratiquant par tous les moyens envisageables la plus parfaite intimité avec cette nature et ses capacités dont la plupart sont encore inemployées. De là un imaginaire de la fécondité, qui, en même temps que la spéculation utopienne dans la forme particulière que Bacon lui a donnée, travaille sa conception de la science : celle-ci n'est finalement rien d'autre à ses yeux qu'une patiente exploration des innombrables potentialités offertes au détour des défilés de la *Sylva Sylvarum*, qui ne délivre ses secrets que peu à peu, au fil du temps, de ce temps dont la vérité est elle-même la « fille », métaphore qui, par un biais inattendu nous ramène au problème de la natalité. Pour résumer, Bensalem représente donc à ce point de vue l'idéal d'une société pleinement immergée dans la nature, dont elle s'emploie à pénétrer et à occuper, avec un maximum d'efficacité, les replis cachés.

Après Joabim, les voyageurs étrangers rencontrent pour finir un troisième représentant de Bensalem, le plus important de tous en raison des fonctions centrales qu'il exerce dans le système qui y est en usage : il s'agit de l'un des membres de la Maison de Salomon. Cette

rencontre offre un caractère exceptionnel, comme le souligne d'emblée le messenger qui en est l'annonciateur :

« Nous n'avons vu aucun d'entre eux depuis une douzaine d'années. Il doit venir en grande pompe, mais la raison de sa venue est tenue secrète. » (éd. GF, p. 116)

La Maison de Salomon est, nous le savons déjà, « l'œil du royaume » : ce qui n'empêche que ses activités se poursuivent à l'écart, dans la plus parfaite discrétion, nouvelle occurrence de la thématique du secret à laquelle Bacon accorde une si considérable importance. Les « Pères » de la Maison de Salomon sont des personnages on ne peut plus respectés et influents, dont les activités sont perçues comme cruciales pour le développement de la société bensalémienne, mais ils se montrent rarement, ce qui souligne le fait qu'ils y occupent, de façon réservée, une position à part. Lorsqu'il décrit, avec un grand luxe de détails, l'arrivée de l'un d'entre eux, une arrivée qui revêt l'allure d'une procession solennelle, Bacon note :

« Sa physionomie semblait exprimer comme une compassion pour l'humanité. » (éd. GF, p. 116)

L'auguste personnage, qui apparaît comme venu d'ailleurs, presque à la manière d'un émissaire venu d'en haut, descendu du ciel, dispose d'une *aura* quasi religieuse, ce que confirme son attitude lorsqu'il s'expose dans son luxueux carrosse aux yeux de la foule :

« Il tenait sa main nue levée, comme pour bénir le peuple, mais en silence. » (éd. GF, p. 117)

Bien avant Saint-Simon et Comte, Bacon a donc conçu la science, et ses représentants, comme pouvant constituer la base d'un nouveau culte collectif, prenant la forme d'une célébration unanime. Pour ceux qui ne participent pas directement à ses travaux, la Maison de Salomon doit se présenter sous la forme d'un Temple, où se pratiquent des offices sacrés, qui attirent d'autant plus le respect qu'ils se déroulent dans une ambiance d'inconnu et de mystère, sur fond de crainte et de respect mêlés.

Lorsque l'émissaire de la Maison de Salomon est informé de la présence d'étrangers dans l'île, phénomène extraordinaire qui, on l'a vu, ne s'était pas produit depuis trente-sept ans, il demande aussitôt à les rencontrer : et on peut même supposer que c'était la véritable raison de sa venue en ville, une raison qu'il s'était bien gardé de déclarer au grand jour. La réception qu'il leur accorde se déroule dans un climat de recueillement dont la tonalité religieuse est à nouveau fortement marquée, et la première chose qu'il fait, en adoptant la posture d'une sorte de mage, est de leur donner sa bénédiction, geste d'accueil et d'accréditation, qui prépare le discours par lequel il révèle, en se servant de la langue espagnole, les secrets de son institution sur laquelle repose pour l'essentiel la civilisation de la Nouvelle Atlantide ; cette bénédiction sera renouvelée à la fin de l'entretien (éd. GF, p. 132), si on peut parler d'un entretien, car, au cours de celui-ci, celui à qui en revient l'initiative est seul à avoir la parole. Son discours commence de la façon suivante :

« Dieu te bénisse mon fils ; je vais te faire don du joyau le plus précieux que je possède, puisque je vais te faire connaître, pour l'amour de Dieu et des hommes, la vérité sur la Maison de Salomon. » (éd. GF, p. 118-119)

Il s'agit donc d'une véritable initiation à des mystères : celle-ci constitue manifestement la part la plus essentielle du texte écrit par Bacon, donc son motif principal, celui pour laquelle il a été composé. Le discours du Grand Prêtre de la science comporte quatre parties, inégalement développées : la première expose les buts de l'institution ; la deuxième, la plus longue, détaille les moyens (locaux et instruments) dont elle dispose ; la troisième présente les différentes catégories de personnels qui y travaillent ; la quatrième fait connaître quelques-uns des rites et coutumes qui y sont en usage.

L'exposition des motifs qui ont présidé à la fondation de la Maison de Salomon est réduite à quelques lignes, qui ont déjà été citées :

« Notre fondation a pour fin de connaître les causes et les mouvements secrets des choses, et de reculer les bornes de l'empire humain en vue de réaliser toutes les choses possibles. » (p. 119)

Le programme de ses travaux se déroule donc simultanément sur deux plans, qui sont celui de la recherche fondamentale (« connaître les causes et les mouvements secrets des choses ») et celui de la recherche appliquée (« reculer les bornes de l'empire humain en vue de réaliser toutes les choses possibles »). Comme on l'a déjà souligné, l'idée de « science opérative », que Bacon a mise au centre de son projet, repose sur cette combinaison, dont on comprend que, dans son esprit, elle doit s'effectuer strictement à égalité, sans prééminence de l'un des termes sur l'autre : théorie et pratique, sciences et arts, se développent ensemble, en se stimulant réciproquement ; c'est en gros cette même leçon que d'Alembert reprendra dans son *Discours préliminaire à l'Encyclopédie*. Dans l'ordre de la connaissance, Bacon récuse aussi bien la subordination de la théorie à la pratique que celle de la pratique à la théorie : plutôt qu'elles ne se concurrencent, elles se servent, dans le cadre d'une relation d'échange qui exclut toute position dominante, car celle-ci constituerait un obstacle à leur communication mutuelle, qui conditionne leurs progrès respectifs. Ceci est clairement affirmé sur le plan des principes. Dans la réalité factuelle du fonctionnement de la Maison de Salomon, tel que la dévoile la suite du texte, il semble en aller quelque peu différemment, car celle-ci accorde davantage d'importance à des dispositifs relevant de la recherche appliquée et appartenant à la rubrique « grandes inventions », qui résultent du perfectionnement technique, qu'à ceux relevant de la recherche fondamentale, dont le rôle, sous-entendu, n'est suggéré qu'en pointillés, ce qui a pour effet, en apparence, de le minorer ; la raison en est manifeste : ces dispositifs axés sur la satisfaction de besoins pratiques, auxquels elles offrent des exutoires inespérés, sont les mieux aptes à mettre en valeur l'ampleur et la portée des activités menées dans le cadre de la Maison de Salomon dont ils offrent, sous formes de résultats acquis, un témoignage directement tangible. C'est la raison pour laquelle les mathématiciens ne s'y voient accorder que la portion congrue, sans toutefois en être complètement écartés, car il y a quand même dans la Maison de Salomon un département de mathématiques dont l'évocation, placée tout à la fin de la deuxième partie du discours, est réduite au minimum (éd. GF, p. 129).

Bacon s'étend donc avec un luxe considérable de détails sur la description de ces dispositifs et appareillages, qui constitue la deuxième partie, la plus développée, du discours tenu par l'éminent représentant de la communauté scientifique (éd. GF, p. 119-129). Leur nombre et la variété des travaux qui y sont exécutés, dans l'espace offert par des ateliers mécaniques, des officines d'apothicaires, des antres d'alchimistes, etc., sont impressionnants, et même ahurissants, surtout si on en replace l'évocation dans le contexte de son époque, la première moitié du XVII^e siècle. Ce que la nature engendre de plus extraordinaire est recueilli dans de vastes cabinets de curiosité ; dans des laboratoires souterrains, aériens, terrestres ou aquatiques sont étudiés tous les phénomènes naturels possibles et imaginables, énergies mécaniques, propriétés des matières, organisations des vivants, ce qui permet d'expérimenter, à partir de l'observation de leurs variations spontanées, les conditions dans lesquelles elles peuvent être modifiées en vue d'être adaptées aux besoins humains ; on y exploite, entre autres, des techniques permettant de dessaler l'eau de mer ; des engins habités sont envoyés à grande distance dans l'espace et au fond des océans ; sont dégagés, par des voies dont la hardiesse stupéfiante, comme macérations, greffes ou croisements, des moyens permettant d'entretenir, d'améliorer et de prolonger la vie, en fabriquant des substances et en créant des espèces nouvelles, dont certaines paraissent préfigurer les monstrueuses figures élaborées par le docteur Frankenstein ; des procédés mécaniques inédits produisent et propagent artificiellement de la chaleur ; les phénomènes optiques et acoustiques font l'objet d'une attention particulière : la maîtrise croissante exercée sur eux a permis de voir et d'entendre à distance, d'agrandir des formes pour les rendre visibles ou audibles, de fixer et de transmettre

à longue portée des images et des sons envoyés dans des conduits et des tuyaux spécialement adaptés à cette fin, comme cela se passe dans nos actuels téléphones et appareils de télévision etc. ; sont également effectués des travaux sur les odeurs et sur les saveurs, afin de parvenir à les intensifier ou à changer leur nature. On apprendrait que les savants de Bensalem ont mis au point la bombe atomique, ou qu'ils envoient des fusées dans l'espace, qu'on n'en serait pas étonné, tant sont considérables l'envergure et la diversité de leurs intérêts, l'importance des moyens, l'acharnement et l'ingéniosité qu'ils mobilisent efficacement en vue de leur mise en œuvre. Dans le passage du deuxième volume du *Principe Espérance* qu'il consacre à Bacon, Ernst Bloch appelle la Nouvelle Atlantide « le laboratoire utopique » (trad. fr., éd. Gallimard, 1982, p. 251), et cite à son sujet une formule de d'Alembert, selon laquelle « c'est un catalogue immense de ce qui reste à découvrir ». Toutes ces découvertes se ramènent à une unique finalité : améliorer les conditions de l'existence humaine en lui assurant la maîtrise la plus complète possible des moyens qui lui sont offerts par la nature, dont la plupart sont encore inexploités, et même tout simplement inconnus.

C'est sur ce plan très particulier que l'imagination utopique trouve, chez Bacon, les formes de son déploiement, qui fait penser à certains récits de la science fiction : plutôt que dans le sens d'une spéculation de type juridique concernant les formes de l'organisation étatique, qui paraissent l'indifférer, ou tout au moins ne présentent à ses yeux qu'un intérêt subsidiaire, il oriente sa réflexion vers ce qu'on peut attendre des développements matériels de la technique, condition indispensable de la domination du monde matériel et vivant, le problème qui lui semble le plus urgent, car de sa résolution dépend pour l'essentiel l'amélioration des conditions de la vie en société, suivant la logique propre à la procédure *in melius*, qui tend à perfectionner la société telle qu'elle est plutôt qu'à en changer de fond en comble le système, comme le voudrait au contraire la procédure *in aliud*. C'est pourquoi, tout naturellement, il fait passer la considération de la technique avant celle de la politique, qu'il relègue au second plan, ce qui le dispense d'en étudier les formes propres en vue de les retravailler. Cela signifie-t-il que la science elle-même, dans la conception que Bacon entreprend d'en promouvoir, ne soit que la servante de cette même technique, et que les savants de Bensalem n'y aient d'autre statut que celui d'ingénieurs, du type de celui dont disposait Galilée à l'Arsenal de Venise, ce qui n'a d'ailleurs pas empêché ce dernier de poursuivre ses recherches sur un autre plan que celui où se tiennent, à ras de terre, les initiatives de la science appliquée ? S'il ne parvient pas tout à fait à venir à bout de cette difficulté, qui mine sa notion de « science opérative », dont il se sert pour résoudre, d'une manière qu'on peut estimer précaire, le conflit entre recherche fondamentale et recherche appliquée, deux démarches dont l'équilibre, privé de la garantie de stabilité que lui offrirait un fondement *a priori*, est sans cesse à réinventer à de nouveaux frais, Bacon en est néanmoins conscient : c'est pourquoi il défend avec la plus grande vigueur la nécessité d'asseoir les recherches scientifiques sur ce qu'il appelle une « philosophie naturelle » suffisamment élaborée et consistante pour conférer aux intérêts qu'elles servent un caractère universel, et non particulier, comme celui qu'est enclin à leur prêter un entendement infecté par les idoles, et ainsi détourné de la voie droite ; or cette voie droite est celle que trace la collaboration de la démonstration et de l'expérience, qui est la condition pour assurer, non d'éphémères succès de détail, susceptibles d'être à tout moment remis en cause, mais la perspective d'une transformation globale et irréversible du monde et de la vie allant dans le sens du meilleur. La philosophie naturelle, dans laquelle les orientations théoriques et pratiques de la connaissance trouvent en dernière instance la condition de leur unification, c'est donc le produit de la réflexion qu'on consacre à la nature de manière à en dégager les principes, tout en sachant qu'il serait vain de chercher à fixer ces principes une fois pour toutes, car ils ont sans cesse à être revus et corrigés ; et c'est aussi, indissociablement, le mouvement à travers lequel la nature, d'elle-même, se projette vers l'avant en se prêtant, en s'adaptant aux normes de

l'expérience, qui en rectifient le cours et aident à sa transformation. *Natura parendo vincitur* : « en se soumettant à la nature, on parvient à la vaincre ». Ce serait justement la règle de base de la Maison de Salomon, qui en explore et en déploie sur tous les plans, en les modulant, les multiples conséquences : est de cette manière instauré un dialogue avec la nature fait de connivence et d'affrontement, qui parvient à la forcer en sollicitant son aide. Ce qui signifie qu'il y a une sagesse propre de la nature, donc une philosophie **de** la nature, avec la valeur subjective du génitif : mais cette sagesse, qu'elle porte spontanément en elle, dont elle est à proprement parler l'auteur, il faut savoir la lui arracher, en obtenant sa collaboration par un travail patient et méthodique dont les enjeux sont capitaux pour le destin collectif de l'humanité. On comprend du même coup pourquoi la science, avec ses méthodes, joue directement, en se substituant à la politique et à ses lois, un rôle social : la Nouvelle Atlantide, c'est la représentation idéale d'une société ordonnée au savoir, dans lequel elle trouve, mieux que sur la base de garanties juridiques formelles, la condition ultime de sa cohésion et de son perfectionnement, sous la forme d'un ordre entraîné dans une dynamique ininterrompue de progrès. Nous parlions précédemment, à propos de Bensalem, d'une société immergée dans la nature, dont elle épouse et exploite au mieux les forces et les tendances spontanées : la philosophie naturelle constitue par excellence l'expression de cette union intime, dont elle révèle et développe au fur et à mesure les potentialités illimitées.

Cette philosophie naturelle consiste en un corps de savoir diversifié, dont l'organisation est entraînée dans un mouvement constant d'expansion et de transformation. Outre des moyens matériels considérables, dont vient de fournir une idée l'évocation des diverses installations qui sont à la disposition de la Maison de Salomon, ce programme de travail nécessite des personnels aptes à les faire fonctionner et à exploiter les immenses possibilités qu'elles offrent. C'est à la présentation de ces personnels, et de leurs différentes catégories, qu'est consacrée la partie suivante du discours du représentant de l'institution (éd. GF, p. 129-131). Au centre de la réflexion que Bacon consacre à ce point se trouve l'idée que la responsabilité du travail de la connaissance scientifique ne peut être dévolue uniquement à des chercheurs indépendants ou à des génies isolés, quels que soient leur valeur intellectuelle et leur engagement dans l'accomplissement de leur tâche : en effet, il s'agit d'une entreprise avant tout collective, qui nécessite la collaboration de différentes classes de spécialistes dont les activités ont à être coordonnées, de manière à ce que tous les fruits puissent être tirés de leur complémentarité. Bacon est ainsi l'un des premiers, voire même peut-être le premier, à proposer, sur un plan propre à la fiction, une vue d'ensemble sur l'ordre de ce que Bachelard appellera la cité scientifique, avec toutes ses ramifications complexes : c'est cette communauté de savoir, entièrement vouée à la recherche scientifique, qui constitue le véritable sujet de la connaissance, pour autant qu'elle assure l'interférence d'efforts et de compétences variés, dont les effets, pour être féconds, doivent être articulés les uns aux autres et rendus solidaires, ce que rend possible leur rassemblement dans le cadre d'une même institution.

En tête de l'énumération des différentes catégories de personnels employés par la cité scientifique, se trouvent les « Marchands de Lumière » (*merchants of light*), dont il a déjà été question : ceux-ci ont pour mission de collecter, un peu partout dans le monde, des observations et des témoignages écrits où sont recensés les phénomènes connus. Les éléments qu'ils ramènent de leurs expéditions, menées dans la plus parfaite discrétion, - on peut les identifier à des opérations de rapine, justifiées par le fait qu'elles sont menées pour la bonne cause -, sont ensuite examinés par des « Pilleurs » (*depredators*), véritables rats de bibliothèque, qui dépouillent les ouvrages anciens afin d'en tirer un maximum de renseignements. A leur activité s'ajoute celle des « Chasseurs » (*mystery-men*), qui traquent les secrets des artisans et constituent un répertoire de leurs procédés. Toutes ces tâches poursuivent des objectifs d'information : elles permettent d'établir un relevé aussi complet

que possible des acquis antérieurs du savoir humain sous toutes ses formes, à tous les niveaux, en attente des conditions de leur exploitation et de leur synthèse. Ensuite viennent les « Mineurs » (*pioneers or miners*), dont les tâches présentent un caractère innovant, et non seulement informatif, puisqu'ils travaillent à mettre au point de nouveaux protocoles d'observation et d'expérimentation, « selon ce qu'ils jugent bon eux-mêmes » précise Bacon, donc en déployant leurs enquêtes dans toutes les directions et non suivant des axes préalablement et rigidement fixés, ce qui tarirait leurs capacités d'invention : comme les précédents, ils ont donc pour tâche de réunir, aussi largement que possible, des éléments bruts de recherche, proprement des matériaux, dont le tri et l'interprétation approfondie devront être ensuite effectués par d'autres. Les premiers à s'y employer sont les « Compileurs » (*compilers*), qui, en vue de les comparer, répartissent les éléments ainsi accumulés dans des tables de vérité et d'erreurs, « afin de mieux nous éclairer sur la façon de tirer de tout cela des remarques et des axiomes » : avec eux, démarre donc un effort allant dans le sens d'une mise en ordre et d'une généralisation des résultats des découvertes déjà effectuées ; celui-ci débouche sur l'énoncé provisoire de lois de la nature permettant d'unifier et d'homogénéiser la considération des divers ordres de phénomènes qui avaient été tout d'abord livrés en vrac, de manière aléatoire, sans souci de les classer. Ensuite interviennent des « Donateurs » ou « Bienfaiteurs » (*benefactors*), qui examinent le parti susceptible d'être tiré de ces lois générales dans la perspective d'une amélioration des conditions de la vie, donc en vue de produire des effets utiles ; il serait cependant erroné de ramener leur démarche dans une perspective étroite d'application, que le programme qui leur est assigné tend à déborder :

« Ils s'appliquent à examiner les expériences des autres, et cherchent la façon d'en retirer des choses utiles et applicables à la conduite de la vie ; d'en tirer des connaissances susceptibles de servir dans des travaux et diverses opérations, mais aussi dans la mise en évidence des causes ; d'en tirer encore des procédés de prédiction naturelle et des moyens clairs et faciles pour découvrir quelles sont les propriétés et les parties cachées des corps. » (éd. GF, p. 130)

Leur protocole de mission oriente donc les recherches des Donateurs/Bienfaiteurs, dont le but est de tirer toutes les conséquences possibles des éléments recueillis par les autres catégories de chercheurs, dans un sens simultanément théorique et pratique : ils ont pour tâche spécifique de combiner recherche fondamentale et recherche appliquée, dans une perspective qui se tient au plus près de l'esprit de la « philosophie naturelle » dont il a déjà été question. Alors est venu le temps des bilans, qui n'ont cependant pas à jouer une fonction de clôture, car les conclusions auxquelles ils parviennent préparent une relance de la recherche, dans le but d'en élargir encore davantage le champ, ce dont la responsabilité revient à une nouvelle catégorie de chercheurs, les « Flambeaux » (*lamps*) :

« Après que notre société en son entier s'est consultée dans diverses réunions consacrées à l'examen des travaux précédents et des collections d'expériences qu'ils ont permis de rassembler, d'autres membres de cette société sont chargés de proposer de nouvelles expériences qui, étant éclairantes à un niveau plus élevé, permettent d'entrer plus avant dans les secrets de la nature. » (éd. GF, p. 130)

Il est capital que la relance des investigations conduisant à « entrer plus avant dans les secrets de la nature » soit précédée par une consultation collective de tous les travailleurs assemblés dans le cadre de la Maison de Salomon, car il est clair que leurs recherches respectives n'ont pas de sens, ni de chance d'aboutir, si elles sont poursuivies séparément, sans être confrontées entre elles, ce dont la « société » que constitue la dite Maison fournit précisément le moyen. De cette manière, celle-ci fonctionne comme un collectif de savoir, où informations et propositions sont échangées en vue d'être discutées, donc offertes au débat, dans un esprit d'ouverture excluant la tentation d'une systématisation définitive des résultats obtenus, qui bloquerait pour toujours la dynamique de la recherche, une dynamique qui, pour ne pas s'interrompre, doit se donner les moyens de dépasser toute prise de position unilatérale. La nature détient trop de secrets, recèle trop de dispositions cachées et

inemployées, pour qu'on puisse prétendre les lui arracher tous et toutes d'un coup, sans qu'il y ait lieu ensuite d'y revenir en formulant, suite à l'intervention de tous les spécialistes réunis dans le cadre de la Maison de Salomon, de nouvelles hypothèses de travail. C'est pourquoi, à l'intervention des « Flambeaux », dont les synthèses provisoires amènent à envisager de nouvelles possibilités d'expérimentation, succède celle des « Greffeurs », qui exécutent ces propositions et effectuent le compte-rendu des résultats obtenus. Ils préparent ainsi le travail de la toute dernière catégorie de chercheurs évoquée par Bacon, celle des « Interprètes de la nature » (*interpreters of nature*), qui

« portent plus haut les découvertes que les expériences précédentes ont permis de faire en les transformant en remarques, axiomes et aphorismes d'un niveau plus élevé. » (éd. GF, p. 130-131)

Il ne faudrait cependant pas croire qu'à ces Interprètes de la Nature revienne le dernier mot au sujet des travaux effectués dans le cadre de la Maison de Salomon avec la volonté de passer à un niveau toujours plus élevé, sans se satisfaire des résultats déjà acquis : on le comprend implicitement, les synthèses générales qu'il leur revient d'élaborer débouchent sur la formulation des nouvelles hypothèses, qui conduisent à programmer d'autres expériences qui vont encore élargir l'horizon de la recherche, en portant plus loin et plus haut un effort d'investigation auquel l'infinité de l'univers naturel offre des perspectives d'élargissement tendanciellement illimitées.

Comme la remarque en a été faite par Bernard Joly à l'occasion de la présentation de cet exposé, la division des sections dont la réunion constitue l'organisation de la Maison de Salomon ne renvoie pas à une répartition par disciplines : il n'y a pas dans la Maison de Salomon des mathématiciens, des astronomes, des physiciens, des chimistes, des biologistes, etc., mais des gens dont la fonction est d'éplucher des documents, ou de recueillir des observations, ou de faire des expériences, ou de tirer de tout cela des conclusions générales sans perdre de vue la possibilité d'en dégager des applications pratiques, etc., sans que ces activités soient rapportées à des domaines d'études spécifiés et cloisonnés. Ceci semble signifier que, pour Bacon, il n'y a au fond qu'une seule science, la science de la nature, dont les investigations concernent indistinctement tous les aspects de la réalité. La Maison de Salomon s'emploie à diversifier les voies d'approche permettant de percer les secrets de cette nature, qui propage ses ramifications à l'infini et offre des perspectives d'exploitation illimitées sans que cela remette en question son essentielle cohésion, qui repose sur la solidarité et la continuité de ses manifestations, qu'il n'y a pas lieu en conséquence de dissocier en mettant en place un système de classification des sciences.

En vue de donner à son plan d'organisation, digne d'une de nos actuelles DRH, un maximum de consistance, qui le fasse prendre tout à fait au sérieux, Bacon en chiffre précisément la composition : douze Marchands de Lumière, trois Pilleurs, trois Chasseurs, trois Mineurs, trois Compilateurs, trois Donateurs ou Bienfaiteurs, trois Flambeaux, trois Greffeurs et trois Interprètes de la Nature, ce qui fait en tout trente six personnes, dont on peut supposer qu'elles ont été recrutées avec un soin extrême, sous le regard et avec l'approbation de l'ensemble de la communauté scientifique qui, après les avoir examinées et éventuellement mises à l'épreuve, s'est portée garante de leurs compétences. On devine aussi, sans que ce soit explicitement précisé, qu'il s'agit de chefs ou de responsables de service, qui sont assistés dans leur travail par de nombreux assistants et aides travaillant sous leurs directives et sous leur contrôle, auxquels s'ajoutent des personnels qui assurent l'exécution des multiples et variées tâches matérielles indispensables à la poursuite de la recherche expérimentale. Et ceci sans compter les novices et apprentis, qui préparent la relève en assistant, voire même en participant directement aux recherches de ceux qui les instruisent, dans le cadre même de la Maison de Salomon qui remplit ainsi simultanément la fonction d'un Institut de formation et d'une Ecole d'application.

Bacon place à la fin de cette partie du discours du délégué de la Maison de Salomon cette très intéressante précision :

« Et nous faisons aussi ceci : nous tenons des consultations pour décider quelles sont, parmi les inventions et les expérimentations que nous avons faites, celles qui seront rendues publiques et celles qui ne le seront pas ; et nous sommes tous astreints à un serment par lequel nous jurons le silence, de sorte que les choses qui doivent, à notre avis, être tenues secrètes restent bien celées – bien qu’il nous arrive parfois de révéler à l’Etat certaines de celles-ci, mais non toutes. » (éd. GF, p. 131)

Revient une fois de plus par ce biais la thématique du secret, qui traverse et soutient l’ensemble du projet de Bacon. Pour remplir correctement ses missions, la Maison de Salomon ne peut le faire publiquement, au grand jour, en s’exposant à un contrôle extérieur qui ne pourrait que brider ses efforts d’innovation : c’est pourquoi elle ne livre d’informations sur ses projets de recherche et sur les résultats déjà obtenus qu’au compte-goutte, après en avoir délibéré dans le plus grand secret, animée par un souci de responsabilité qui ne se relâche jamais. Car, si ceux qui en animent le fonctionnement ont conscience des bienfaits que leurs travaux peuvent apporter à la collectivité, ils perçoivent également les risques que comporte l’exploitation de leurs résultats, qui peuvent être détournés au service des pires intérêts. Tout se passe comme si Bacon avait eu la prescience des problèmes qui ont été, par exemple, au cœur de « l’affaire Oppenheimer », et ont mis en lumière les dérives possibles de la science, lorsque les secrets qu’elle arrache à la nature sont, au sens fort du terme explosifs, ce qui les rend du même coup impropres à servir directement, sans précautions, l’utilité commune. C’est pourquoi la société de savoir qu’est la Maison de Salomon attache une importance extrême à la préservation de son autonomie, qui n’admet aucune restriction : les informations qu’elle transmet à l’Etat sur ses activités sont soigneusement pesées et dosées par ses responsables, qui ont suffisamment conscience de l’importance de leurs découvertes, et en particulier du rôle que celles-ci peuvent remplir en vue du développement social, pour consentir à les livrer au grand jour de la curiosité publique sans un filtrage préalable, nécessitant une réflexion approfondie. C’est donc aussi l’une de leurs missions d’examiner collectivement, au cours d’une délibération que, tous rassemblés, ils conduisent entre eux sans que rien puisse en filtrer au dehors, les avantages et les inconvénients présentés par leurs trouvailles, dont la mise en circulation et l’exploitation ne vont pas de soi, mais appellent de leur part un strict contrôle : sur ce plan, ils considèrent n’avoir aucun compte à rendre à l’Etat, qui, étant privé de la possibilité d’exercer sur eux des pressions, n’a pas à intervenir dans leurs décisions, sur lesquelles il garde une entière maîtrise, et auxquelles il doit se plier sans discussion une fois qu’elles ont été prises. Du même coup, on comprend mieux pourquoi, en rédigeant son utopie, Bacon n’a pas jugé nécessaire de faire place à des considérations concernant la structure propre de cet Etat, qui, à Bensalem, où il paraît n’avoir à accomplir que des tâches d’exécution, n’occupe qu’une position subalterne : ce n’est certainement pas à lui qu’il revient de fixer les finalités ultimes du progrès social, responsabilité dont la charge revient en dernière instance au corps collectif des savants de la Maison de Salomon.

Enfin, ultime précision sur laquelle se conclut l’intervention du Grand Prêtre de la Science, exceptionnellement sorti de la réserve imposée par sa fonction, sont mentionnées les pratiques rituelles en usage dans le cadre de la cité scientifique. Certains de ces rites, dont la connotation religieuse est fortement marquée, sont à usage interne, et servent à conforter, parmi les membres de la Maison de Salomon, un esprit communautaire, basé sur la conviction du bien-fondé de leur mission, sentiment dont dépend la réussite de son exécution, qu’il leur revient exclusivement d’assurer :

« Nous avons certains hymnes et offices religieux par lesquels quotidiennement nous louons Dieu et lui rendons grâces pour ses œuvres admirables, et nous avons aussi des textes de prières destinés à implorer son secours et sa bénédiction afin qu’il répande la lumière sur nos travaux et fasse que nous les employions toujours à des fins bonnes et saintes. » (éd. GF, p. 132)

Ces oraisons collectives célèbrent le caractère sacré d'une activité dont dépendent, en même temps que la cohésion de la cité scientifique, le salut et le bien-être de la société tout entière, et avec elle de l'ensemble de l'humanité, qui, à terme, doit aussi profiter des bienfaits des progrès réalisés à Bensalem.

D'autres pratiques culturelles sont tournées vers l'extérieur : dans les formes d'une propagande soigneusement concertée revêtant les allures d'une grandiose mise en scène des services rendus par la science, elles servent à établir une communication avec le grand public, qui est ainsi tenu informé de l'importance et de l'utilité des travaux effectués dans le cadre de la Maison de Salomon, sans que soit cependant remis en cause le mystère qui en accompagne l'effectuation. D'abord, deux sortes d'expositions permettent de mettre en valeur, d'une part certains des résultats obtenus grâce aux avancées de la science, sous une forme accessible au profane, qu'on exalte par le spectacle enthousiasmant des grandes inventions, d'autre part le rôle rempli par ceux qui les ont réalisées, élevés au rang de héros de la science et de la technique :

« Nous avons deux galeries, très longues et très belles. Dans l'une, nous exposons toutes sortes de modèles et d'échantillons, des inventions particulièrement rares et de grande importance. Dans l'autre, nous exposons les statues de plus insignes inventeurs. » (éd. GF, p. 132)

Ceux qui ont la responsabilité d'organiser ces expositions ne sont pas animés par l'esprit de clocher, car elles célèbrent toutes les manifestations du progrès scientifique, d'où qu'elles viennent : leurs visiteurs peuvent y voir

« la statue de votre Christophe Colomb, qui découvrit les Indes occidentales ; celle de l'homme qui inventa les bateaux ; celle de ce moine de chez vous qui inventa la poudre à canon et l'artillerie ; celle de l'inventeur de la musique, l'inventeur de l'écriture, celui de l'imprimerie, celui auquel nous devons les relevés en astronomie, l'inventeur du travail des métaux, du verre, de l'exploitation du ver à soie, du vin, du blé et du pain, l'inventeur des sucres, notre connaissance de tous ces inventeurs s'appuyant d'ailleurs sur une tradition plus sûre que la vôtre. On y voit ensuite des statues de divers de nos compatriotes, auteurs d'inventions excellentes... » (éd. GF, p. 131)

Toutes les découvertes de la science et toutes les manifestations de l'ingéniosité humaine qui ont permis de transformer en profondeur le mode de vie des gens ont, sans exception, leur place dans les Fêtes de la Science organisées à Bensalem, où on a su, mieux que nulle part ailleurs, en mesurer et en apprécier la signification et l'impact, en en récupérant et en en exploitant les résultats : c'est pourquoi il est finalement indifférent que ces trouvailles aient été effectuées ici ou autre part, chez nous ou chez vous, car, quelle qu'en soit l'origine, elles sont marquées en profondeur par l'esprit de Bensalem, le mieux apte à en recueillir et à en sanctionner la valeur théorique et pratique. D'ailleurs, rien ne dit que Christophe Colomb, Gutenberg ou Tycho Brahé, et tous les autres qui ont fait avancer la connaissance du monde et de ses secrets, n'aient pas eux-mêmes été des émissaires clandestins envoyés secrètement depuis Bensalem, dont la culture aurait par ce moyen, sans qu'on s'en rende compte, essaimé à travers l'ensemble de l'univers qu'elle marque ainsi globalement de son sceau, ce dont découle, on l'a vu, cette conséquence extraordinaire qu'elle se trouve à la fois nulle part et partout : et si ces grands hommes n'ont pas été en fait des naturels de la Nouvelle Atlantide, ils l'ont été en droit, en tant que citoyens d'honneur de Bensalem, la communauté idéale qui a consacré tous ses efforts à valoriser les acquis du travail scientifique sur lesquels elle a édifié entièrement son organisation.

À ces grandes galeries qui font penser à nos actuels Palais de la Découverte, Cités des sciences, Géodes, etc., s'ajoutent des expositions itinérantes, qui permettent d'imprégner l'esprit de la population tout entière de la conscience du rôle social de la science et de l'importance pour tous du travail de ses divers spécialistes :

« Nous faisons des tournées dans les principales villes du royaume. Au cours de ces visites, quand l'occasion s'en présente, et quand nous le jugeons bon, nous rendons publique telle ou telle nouvelle invention utile. » (éd. GF, p. 132)

Il n'est donc pas question que la Maison de Salomon livre au grand jour tous ses secrets, dont elle se réserve l'exclusivité, ne montrant, après mûre réflexion, que ce qu'elle juge bon de révéler, en vue de nourrir un emballement collectif dont elle a besoin pour garantir sa prééminence et son autonomie, qui sanctionnent la valeur suprême unanimement reconnue à ses activités. Pour soutenir cet enthousiasme, on met l'accent sur l'utilité immédiate des résultats obtenus grâce aux développements de la recherche scientifique :

« Nous leur annonçons aussi, par des procédés de prédiction naturelle, les maladies, épidémies, invasions d'animaux nuisibles, disettes, tempêtes, tremblements de terre, vastes inondations, comètes, ainsi que les températures de l'année et diverses autres choses. Après quoi nous conseillons les habitants sur les mesures à prendre pour prévenir ces événements ou y remédier. » (éd. GF, p. 132)

Stations d'épuration, observatoires météorologiques, instituts épidémiologiques, etc., un peu partout répandus et bien mis en évidence, sont la meilleure réclame dont la connaissance scientifique puisse se recommander pour faire reconnaître sa valeur prééminente à l'opinion publique. Cette dernière n'a pas à être informée sur la nature exacte des investigations qui ont conduit à de telles réalisations : et d'ailleurs, elle ne disposerait pas des compétences nécessaires en vue d'en estimer le contenu et la valeur propres. Mais il est bon et profitable qu'elle soit renseignée sur les fruits matériels qui peuvent être tirés des travaux de la Maison de Salomon, appréciés concrètement en termes d'utilité, pour autant qu'ils servent, personne ne peut en douter, à l'amélioration des conditions de la vie collective.

C'est sur cette ultime information que s'achève le discours du dignitaire de la cité scientifique, qui a consenti spécialement à se déranger pour livrer aux hôtes de Bensalem les quelques renseignements au sujet du fonctionnement de son institution qu'il a jugé utile de leur communiquer : mais on peut supposer que, si était levée la loi du silence à laquelle, comme tous les autres membres de sa communauté scientifique, il s'est lié par un serment collectif, il aurait encore beaucoup d'autres choses à leur dire, qu'il ne reste aux lecteurs de Bacon qu'à imaginer par leurs propres moyens. C'est pourquoi le récit consacré aux particularités extraordinaires de la Nouvelle Atlantide s'interrompt ici, comme sur des points de suspension, ceux-ci constituant la marque typographique la mieux adaptée au contenu du message délivré par un discours allant *in melius* et non *in aliud*.

Demandons nous, pour conclure, ce que Bacon a apporté à l'enrichissement du genre utopique. Il est manifeste qu'il en a considérablement infléchi les orientations, en y introduisant des thématiques inconnues auparavant sous cette forme et avec cette ampleur. Il en a en effet recentré le contenu autour de la représentation de ce que nous avons proposé d'appeler une société ordonnée au savoir, ce qui a pour conséquence que sa structure dépende non de la politique mais de l'épistémologie. C'est pourquoi sa contribution au genre de l'utopie n'est nullement marginale par rapport au reste de son œuvre, dont la plus grande part, celle qui l'a rendu célèbre en son temps, est consacrée à une réflexion au sujet des méthodes de la science. Comme Descartes, Bacon a compris qu'il fallait procéder à une réorganisation d'ensemble du savoir, en en revoyant de fond en comble les procédures, en vue de libérer ses capacités créatrices. Mais, à la différence de Descartes, il n'a pas conçu cette réorganisation comme devant aller dans le sens d'une démarche fondatrice qui reprenne tout au commencement, en faisant table rase du passé. Son objectif n'est pas de donner à l'entreprise de la connaissance un tout nouveau point de départ, qui lui serve de base assurée, mais de lui fournir les moyens d'aller encore et toujours plus loin, dans la perspective propre à ce qu'il a appelé une « science opérative », combinant les formes du raisonnement et de l'expérimentation au fil d'un processus qui, en se donnant sans cesse de nouveaux principes, donc en rependant sur le fond ses formes d'exercice, élargit progressivement son champ

d'investigation, et simultanément dégage les moyens en vue d'améliorer concrètement les conditions de l'existence humaine : ce processus est donc simultanément théorique et pratique, en l'absence de toute subordination de l'une de ces dimensions à l'autre, puisque celles-ci doivent se stimuler et se conforter réciproquement. Or cette dynamique qui projette la connaissance scientifique vers l'avant, en l'incitant à remettre en cause ses précédents acquis, est la même que celle dont la société a besoin pour assurer sa croissance, en réunissant les moyens du bien-être et de l'abondance et en offrant à tous la possibilité d'en bénéficier : c'est pourquoi, il est possible de conclure des exigences propres à l'enrichissement de la connaissance scientifique au progrès social, qui tire profit au maximum de ce développement. Cette idée n'est sans doute pas tout à fait originale, et Bacon n'est pas le premier à avoir pris conscience des avantages que peuvent procurer, d'un point de vue qui n'est pas seulement celui de la spéculation pure, les avancées de la science. Mais il lui revient en propre d'avoir eu l'intuition dont le texte de sa *New Atlantis* apporte la révélation, en la mettant en scène fictivement. Cette intuition est en gros la suivante : pour que la société puisse être ordonnée au savoir, et ainsi tirer pleinement parti de ses découvertes, il faut que le savoir se voie reconnu le statut d'une force sociale, et en conséquence qu'il devienne lui-même un instance à part entière de la société ; et il faut que cette instance soit ordonnée comme une société dans la société, ce dont fournit la meilleure illustration le dispositif mis en place à Bensalem dans le cadre de la Maison de Salomon. De cette manière, réformer les méthodes de la science, organiser la cité scientifique, et construire autour d'elle une communauté sociale qui sache tirer un maximum de parti de ses travaux, représentent trois objectifs concomitants, qui relèvent du même esprit.

Pour définir cet esprit, Bacon s'est appuyé, nous l'avons vu, sur la référence à la philosophie naturelle, qui cimente sa vision du savoir, du monde et de la société. Bensalem n'est rien d'autre que la réalisation spectaculaire, par les moyens de la fiction, de cette philosophie naturelle qui a pour programme de faire converger et de coordonner les dispositions de l'esprit humain, les forces du monde et les exigences de la vie collective, qui ne sont au fond que les diverses manifestations d'une même puissance dont la nature est le siège. A ce point de vue, l'utopie de Bacon, quelles que soient les différences qu'elle présente avec celle de More, la rejoint sur l'essentiel, à savoir la célébration du pouvoir de la nature, auquel la forme utopique, si inhabituelles, voire même extravagantes, que soient certaines de ses orientations, n'a nullement pour objectif d'opposer quelque chose qui serait de l'ordre d'un contre-pouvoir : ce que vise le discours utopique, c'est de rendre la nature à elle-même, en lui permettant d'aller le plus loin possible dans la manifestation et la réalisation de ses tendances profondes. Pour More, c'est au droit naturel qu'il revient de remplir cette mission ; pour Bacon, c'est à la science expérimentale ou « opérative » : les moyens diffèrent considérablement, ce qui n'empêche qu'à la base de la démarche utopique telle qu'elle est pratiquée par ces deux auteurs à un siècle de distance on retrouve le même principe de fidélité à la nature, dont elle ne doit à aucun prix s'écarter, ce dont les innovations qu'elle propose tirent leur nécessité, c'est-à-dire leur capacité à entraîner la conviction, donc leur crédibilité. C'est en suivant cette voie que la spéculation utopique rejoint le réel avec lequel, en dépit des apparences, elle s'abstient de rompre formellement. L'utopie, c'est le monde comme il est, mais en mieux, ce qui est le meilleur résumé qu'on puisse donner de la démarche suivie par Bacon.